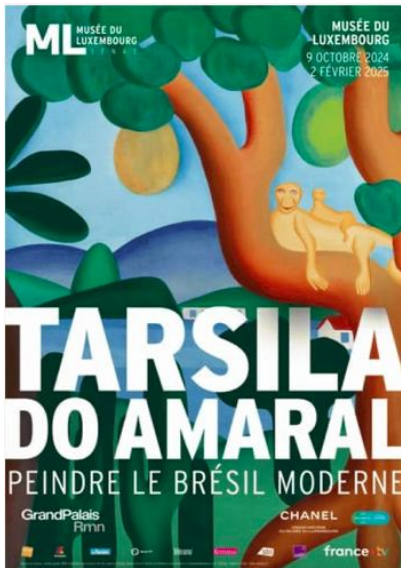




Actualités culturelles 10 décembre 2024

Pour le dernier rendez-vous de l'année, nous avons brassé tout un lot de thèmes variés. Et pourquoi pas le Brésil ? *Peindre le Brésil moderne* s'appelle l'importante rétrospective que le musée du Luxembourg consacre à la peintre Tarsila do Amaral (1886 - 1973). Elle a joué un rôle essentiel dans l'émergence de l'art moderne du Brésil. En mêlant les influences européennes aux traditions brésiliennes, l'artiste a contribué à créer une identité artistique nationale. A voir jusqu'au 2 février 2025.



« Passionnant » ont dit nos convives en découvrant la vie mouvementée et l'œuvre foisonnante de cette artiste star au Brésil. Pendant ses longs séjours à Paris, Tarsila fréquente entre 1920 et 1932 le Tout-Paris artistique et s'imprègne des courants révolutionnaires des avant-gardes. Elle apprend. En 1923, elle peint le superbe *Autoportrait (Manteau rouge)*, sophistiqué, quoique encore classique. De retour au Brésil, son style bascule vers une sorte de primitivisme assumé. A la quête d'un art brésilien authentique, elle adhère au mouvement *Pau-Brasil*. Elle simplifie les formes, emprunte des motifs de l'art populaire et des traditions indigènes. Maintenant, elle peuple ses toiles saturées de couleurs vives de foules bigarrées et d'animaux étranges. Dans une jungle luxuriante apparaît *La Cuca* (1924), mystérieuse figure folklorique, en compagnie d'un crapaud et d'un tatou. Inspiré du *Manifeste anthropophage*, bible du modernisme brésilien, elle invente *Abaporu* (1928), "mangeur d'homme" en langue tupi-guarani. Un géant

pensif, le pied démesuré planté symboliquement sur le sol verdoyant brésilien. C'est l'homme qui absorbe, digère et transforme les influences étrangères. Dans les années 1930/1940, sa peinture prend un tournant politique teinté de réalisme socialiste. Parmi ses toiles plus sobres et sombres, *Travailleurs* (1938). Une pyramide de visages sur fond de cheminées d'usines. Suivent des paysages urbains entre architecture, abstraction géométrique et visions fantastiques : *Métropole* (1958) rappelant des gratte-ciels bleu-gris de Sao Paulo.

Et encore une exposition. Le musée Picasso montre *Jackson Pollock. Les Premières Années (1934 - 1947)*. Dans un intense bouillonnement créatif, Pollock (1912 - 1956) expérimente et se cherche. Une oeuvre expressive est en train d'éclore : un jeune peintre en chemin de devenir un géant de la peinture américaine. En 1948, sa technique du *dripping* va le rendre célèbre du jour au lendemain. Dans notre chronique théâtre : *La Serva amorosa* au Théâtre de la Porte Saint Martin. Isabelle Carré est la servante, personnage intelligente et libre, crée par Carlo Goldoni en 1752. La mise en scène sobre de Catherine Hiegel, lui laisse toute la place pour agir et mettre de l'ordre dans un chaos familial. A la fin, seule en scène, elle aura le dernier mot pour dire sa vérité profonde : « Vive notre sexe, et que crève sur l'heure qui ose en dire du mal ! »

A la Philharmonie de Paris, *Les Musiciens du Prince-Monaco* présentent *Orfeo ed Euridice* (1769) de Gluck en opéra-concert. La mezzo-soprano Cecilia Bartoli rayonne dans le rôle d'Orfeo. Pendant de longues minutes, le temps semble suspendu. Emotion.

Séance critique cinéma : *La Plus précieuse des marchandises*, film d'animation « prenant, magique » de Michel Hazanavicius. Suivi de *En fanfare*. En vedette deux frères désaccordés et *L'Harmonie des mineurs de Lallaing*. Et puis, on ajoute *Leurs enfants après eux*, adapté du prix Goncourt 2018 de Nicolas Mathieu, parce que notre cinéophile a bien aimé les rythmes des séquences rap. Nous avons aussi rattrapé une occasion ratée et parlé du roman *Houris*, de Kamel Daoud, prix Goncourt 2024. Une Actualité culturelle autant qu'un livre.

Prochain rendez-vous, mardi 14 janvier 2025.